MARIE PRA

FRAGMENTS DE PRUNELLES

Récit

« Elle est donc une femme bien réelle, bien en chair, en os, et en pertes blanches ».

(Citation du père inconnu)

L'écrivaine

Quel est le but de la littérature ? me suggéra une collègue. Peut-être, dit-elle, d'apporter un peu de beauté dans un monde où il y en a si peu. Idéal alléchant, dont nul ne saurait être entièrement dupe et qui suppose, avant tout, une réciprocité de plaisir et de respect entre l'écrivain et ses lecteurs.

Délaissant au vestiaire nombre de rancunes, en songeant au devoir de préserver la mémoire positive de ceux avec qui je partageai, fût-ce autrefois, des moments heureux, j'ai souhaité gambader dans les vestiges vivants de mon passé, comme une marcheuse dans la ville d'Odessa.

A l'âge de seize ans, je me rendis en Hollande sur les traces d'Anne Frank – et fus déçue par l'absence de recueillement sincère que je pouvais éprouver dans cette maison, jadis bombardée par la barbarie, aujourd'hui vide de tout – sauf des foules curieuses. J'en ramenai des albums photographiques d'une petite fille : ces derniers n'ont jamais cessé de constituer pour moi des réserves de bonheur durant mes périodes de réclusion. L'émotion du voyage fut ailleurs, dans la vibration des couleurs. Toits de chaume des campagnes, nuit sur une péniche, gare écarlate, musées silencieux, cuivre succulent des natures mortes, vélos balayant les talus d'herbe. La dernière journée de ce voyage me parut lointaine et irréelle dès notre départ.

Les fleurs à bulbes, et surtout la tulipe, étant une spécialité de la Hollande, on se rendit au Keukenhof, vaste jardin où sont cultivées toutes les espèces imaginables. Novice en botanique, pour désigner les jacinthes, je parlais de géraniums ou de « fleurs frisées ». Les tulipes blanches ressemblaient à un parterre de molaires. Outre les points d'eau et les terrasses, le Keukenhof renferme un des neuf cent moulins de Hollande. Le souvenir de cette visite m'émeut à présent.

Puis on se déplaça vers Haarlem, le long de la Mer du Nord, toute grise, brune, ourlée, crachant son écume sous le vent glacial.

Je garde toujours au cœur l'émotion du départ ; quand je marchais aux côtés de ma cousine sur ce chemin de dalles roses, qui devait nous mener à la station de métro. Et dire que je pensais : garde ces

sensations à l'esprit, car ce que tu vis là sera bientôt renvoyé dans le passé, et tu auras ces affreuses crises de nostalgie parce que tu comprendras que tu ne peux pas contrôler le temps.

J'avais dix-sept ans lorsque je rencontrai un écrivain reconnu pour la première fois. Françoise Lefèvre, auteur du *Petit Prince Cannibale*, récit où elle raconte sa lutte acharnée contre l'autisme de son fils, donna une conférence au lycée. Ce qui me surprit, à la voir en vrai, fut sa petite taille, et elle était, alors, remarquablement plus jolie que sur ses photos. Ses cheveux gris, attachés par-derrière, formaient une couronne à son front grand et lisse. Ses sourcils, deux courbes blondes légèrement arquées, demeuraient presque imperceptibles. Elle possédait des yeux un peu enfoncés, et un nez fin avec de petites narines saillantes. Deux légères fossettes se creusaient sur ses joues dans la réverbération d'un sourire. Sa personne vibrait d'une sensibilité silencieuse. Et pour quelqu'un qui s'avoua intimidée, elle parla admirablement bien, d'un ton tranquille et mesuré, avec je ne sais quoi de suave et de noble dans la voix. Sa conversation, d'un flux abondant, reposait sans brusquer – sauf lorsque, à titre privé, à la fin de son exposé, elle s'emporta avec fracas à l'évocation d'une mère qui venait d'assassiner son fils autiste. « On ne peut pas se permettre cela ! fulmina-t-elle. Un enfant, c'est un sacrifice auquel on consent ! » Je comprenais sa violence – pas sur cette question – mais la violence liée à un excès de souffrances, si. Des crises de colère aigues me tenaient à deux doigts du passage à l'acte criminel.

Elle nous parla de son besoin d'écrire, nécessaire comme la respiration – la vie émotionnelle débordant d'elle. Des phrases qu'elle jette sur le papier, sans aucune méthode, et d'où jaillit peu à peu le livre. « Oh, vous savez, quand je commence à travailler, ce sont des bouts de rien, je ne suis pas fière de moi ». Puis de la créativité écrasée par les institutions ; l'accueil de son récit *Surtout ne me dessine pas un mouton* s'avéra assez froid, tant était virulente sa critique de l'enseignement et des méthodes de soins psychiatriques pour autistes.

Mon professeur de philosophie, lévinassien aux cheveux convexes, lui dit en bégayant :

« J'admire ce que vous écrivez, mais concernant la question de l'enseignement, votre vision négative me laisse perplexe. Enseigner, n'est-ce pas aussi une façon de dire : *je t'aime* ? »

Une rangée de puceaux éclata de rire au fond de la salle.

–Je sais, reprit Françoise Lefèvre, à quel point votre métier est dur... Croyez-moi que je ne juge pas ainsi tout le corps enseignant. Je ne serais pas en mesure de faire votre travail. »

Les petites Parisiennes

Quand je suis à Paris, lorsque j'écris dans mon appartement deux pièces, c'est sans velléité : si l'effort se casse sur la fatigue des mots, je sais qu'il me faudra, plus tard, refondre la matière principale dans un lingot plus solide. Elaguer, harmoniser, donner de l'ampleur. Ce ne sont pas des notes terre à terre qui rendront le roucoulement des pigeons, le vent jouant avec les mèches de ma frange, le soleil presque au midi, caressant ma peau, les arbres énormes au-dessus du bassin des Batignolles, et le grand cygne noir, hargneux, qui s'y frotte les plumes ; les peupliers en croissance, aux feuilles d'un vert-jaune vif, guilleret, éclatant, et le prunier mal taillé, aux branches parfois nues, mortes, anarchiques, mais le plus souvent couvertes de ronds bouquets de fleurs roses, d'innombrables pompons d'un rose tendre. J'adore observer les canards car ce sont des hommes en caricature. – A ma gauche, en haut des toits gris du dix-septième arrondissement, au-delà de la végétation variée du parc, un nuage, vaste esplanade grise, menaçant, épais et absolument lisse comme une brume chargée d'orage. Mais le soleil est encore là, magnifique. – A peine ai-je fini d'écrire ces mots et aspiré une bouffée d'air qu'il laisse éclater sa lumière comme dans un dernier sursaut et s'éteint soudain, pelotonné derrière un nuage de simple passage.

C'est à Paris que je mis les pieds dans un vrai théâtre pour la première fois de ma vie, l'Edouard VII avec salle cossue, fauteuils rouges et dorures posées à point. Le public était surtout composé de dames à la retraite dont les bijoux s'accordaient aux parures de la salle. Il y avait, devant ma mère et moi, deux ou trois étudiants appâtés par les tarifs réduits dont nous avons aussi bénéficié. La pièce mettait en scène la vie de la tragédienne Sarah Bernhardt, dont on peut retrouver ce qui nous reste de sa déclamation – des vers en avalanche, outrés, désaccordés, terminés en aigu, roulant ou chutant sur l'hémistiche suivant... Dans cette pièce, Sarah la femme riait de Madame Bernhardt, une tragédienne agonisant sur commande (on meurt sur gâchette), et revivait sous les traits de l'actrice Annie Duperey, majestueuse, souple et pleine d'aplomb. L'œuvre était enthousiasmante avec ses répliques

drôles et son émotion. Robert Hirsh joua de son corps octogénaire pour faire une prestation époustouflante : il n'avait qu'à imiter une courtisane du grand monde, virevolter, changer de voix et de visage, la salle éclatait d'un rire généreux – en riant, j'offrais ma sympathie et ma reconnaissance pour ces acteurs magnifiques qui ne se contentaient pas de jouer, mais nous donnaient leur jeu. A la chute du rideau, ils furent rappelés peut-être dix fois, j'étais au bord des larmes et les étudiants, pour qui ce type de plaisir devait aussi être tout frais, applaudissaient à tout rompre. Cette fraîcheur de sensations explique sans doute l'inclinaison de la vieillesse pour les êtres jeunes.

Etudiante, un ami me présentait ses amis, notre conversation roulait sur les mangas et nous allions au restaurant japonais du quartier Saint-Michel – l'air tiède, la beauté de la nuit, les vitrines éclairées des restaurants indiens, turcs, grecs, italiens, français, ces rues serrées, typiques, vivantes, cela avait un charme fou qui me montait à la poitrine et je m'exclamais à tout moment : « Ah ! Il fait beau ! La vie est belle ! » Et les lanceurs de flammes sur le parvis de Notre Dame, splendide masse taillée, ciselée, toute la façade frappée de lumière par des projecteurs, et bercée de chants de femmes à la voix très pure... « Je comprends que pour des moments comme ceux-là on soit heureux de vivre à Paris », avoua cet ami provincial.

A la fin de la soirée, près de la Défense, les dernières lueurs du soleil se reflétèrent sur les blocs scintillants des immeubles, leurs vitres nacrées comme la surface d'un lac ; je levais des yeux ravis sur cet univers bétonné, les écrans géants ameutant les dernières foules, le long bassin d'eau et les fleurs, jusqu'à l'esquisse d'un jardin ; l'air était bon, je sautillais en m'écriant : « Vive Paris ! » et je repensais à mon exaltation enfantine puis adolescente pour cette ville. Au retour, même la lumière agressive du métro me semblait belle et chaude.

Quelque chose bleu

Je connus des moments heureux à l'époque où je me rendais aux séminaires matinaux de l'Ecole Normale Supérieure. Je souhaite rendre un peu familière au lecteur novice ce que fut alors la vie au sein de cette bâtisse du cinquième arrondissement. Une façade quelconque, de petites pièces de conférences jaunâtres et une grande cour carrée merveilleuse où l'équipe dressait les roses et les tables.

Je connaissais Philippe Lejeune depuis l'âge de dix neuf ans, pour avoir répondu à une de ses enquêtes sur le journal intime publiée dans le *Magazine Littéraire* – ce qui occasionna, durant des années, échanges de courriers, de textes, publications de cénacles. L'homme était passionné par tout ce qui touchait au domaine autobiographique ordinaire et à la recherche littéraire ; mais, lorsqu'il s'agissait de reconnaissance éditoriale ou de fictions, il devenait subitement plus sec : « Les éditeurs ne sont pas des philanthropes » disait-il, drapé dans une toge.

C'est par son entremise que je rencontrai un bon directeur de mémoire. J'osai écrire à Colette Cosnier, la biographe de Marie Bashkirtseff, une jeune femme peintre, mon sujet d'étude. J'admirais éperdument le travail de sa biographe : elle m'envoya paître comme un canasson envoie un coup de patte au museau d'une pipelette. Mise au courant du projet par la lettre enthousiaste et naïve que je lui avais envoyée, elle s'empressa de m'appeler pour me dire, de cette voix pète-sec et énergique qui ne la quitte jamais, y compris dans sa prose, que le sujet n'en valait pas la peine et que je manquais de connaissances pour me lancer à l'assaut d'une étude. Elle faillit me décourager ; mais je sus rester docile, et me rendis compte que, en dissimulant un peu ma curiosité, en laissant les biographes et les éditeurs jaloux de leurs secrets s'exprimer dans le feu de la passion, j'obtenais furtivement des renseignements inédits, forts précieux, que je pus exploiter par la suite, tout en ayant l'honnêteté d'en préciser la source – ce qui put ne pas plaire aux personnes remerciées.

Le dernier descendant de Marie Bashkirtseff m'avoua : « Je ne l'aime pas. Elle a des grosses fesses. Son journal intime m'ennuie. J'adore ses tableaux. Elle fait des portraits magnifiques. Je suis double.

Du fait de mes ascendants, j'ai un côté russe rêveur, désordonné, et un côté normand terre-à-terre. »

Au bout d'un entretien d'une demi-heure, redoutant les insultes contre son ascendance, il capitula : « Bon... Vous m'avez l'air d'une personne charmante. » Il est assez français, semble-t-il, de rédiger des biographies à l'emporte-pièce, cousues de fables et d'appréciations personnelles ; et quand le descendant de Mademoiselle Bashkirtseff eut lu mon travail, je fus retournée de l'entendre dire que j'avais fait là un mémoire aussi passionné qu'objectif, prêtant à discussion mais non à empoignade, bref, une étude « à l'américaine », s'il vous plaît.

Je préférais le réalisme pictural, bien qu'il ne traduise pas pleinement la réalité de nos sensations. Les tableaux dans lesquels on entre comme devant une fenêtre ont souvent des contours moins marqués et sont davantage éclaboussés de lumière ou de couleurs. Je pense à une œuvre de Monet, *La Pie*, représentant une barrière et des arbres enfouis sous une neige épaisse et crémeuse. En la regardant je suis chaque fois pénétrée de nostalgie comme si j'avais croisé ce paysage à la campagne. Je ramenai des quais la reproduction d'un tableau représentant des fruits sur une table avec des rendus éclaboussés de soleil et des couleurs très vives : ce n'est pas une peinture qui se veut réaliste, elle est trop loin de la réalité photographique, mais elle traduit davantage nos sensations devant ce spectacle. Le sucre des fruits, la lumière agressive du soleil, tels que notre goût et nos yeux les réinterprètent. Le réalisme transcrit peut-être quelque chose, mais certainement pas la réalité de nos sensations devant l'image. Les impressionnistes avec des effets ont davantage rendu la restitution de nos sens que les peintres attachés à copier la nature avec une fidélité trop objective pour tenir compte de notre subjectivité de spectateurs.

Lorsque je passai ma soutenance, je trouvai les responsables des diplômes de l'université soulevés d'enthousiasme. Les compliments s'écrasèrent sur moi sans m'écraser. Je devais passer l'agrégation, rédiger une thèse, et ne jamais quitter l'université, l'ennui me guetterait partout ailleurs.

Je remis à Philippe Lejeune ce fameux travail, qu'il accueillit avec scepticisme : « Je lis très peu de mémoires, m'avoua-t-il. Cent pages, c'est le maximum que je supporte, sinon j'ai le sentiment d'être un correcteur de thèses, et je me suis toujours promis de ne pas ressembler à ces gens-là que je déteste. » Quatre jours plus tard, il m'envoyait une carte survoltée pour me dire que mon mémoire était excellent, et que le

jury de l'agrégation se décrédibiliserait à ses yeux s'il refusait une telle élève.

Philippe Lejeune m'introduisit dans un séminaire abrité par l'Ecole Normale Supérieure, où professeurs et étudiants venaient faire des exposés sur le thème « genèse et autobiographie » – un cercle un peu marginal pour des écrivains souvent mineurs. « C'est bien, me dit Philippe Lejeune, que les autres universitaires, spécialistes de Gide, Stendhal, Sartre, etc., ne veuillent pas venir nous voir et restent dans leur sphère de pouvoir ; cela laisse de la place aux êtres lamentables comme nous. »

Je fis deux exposés sur Marie Bashkirtseff. J'y mis tant d'énergie, de clarté et d'humour, qu'il était difficile de faire plus passionnant. On quitta la salle de séminaire en petit groupe, moi, bavardant sous le saké, tutoyant Philippe Lejeune par étourderie et faisant là mes premières connaissances littéraires. On me commanda un long article, traduit en russe, et de petites feuilles pour une revue, *La Faute à Rousseau*.

Nous reçûmes l'écrivain Serge Doubrovsky. J'avais cru voir sa photographie dans une revue littéraire : c'était celle d'un jeune pédant infatué. Contre toute attente, je découvris un septuagénaire bedonnant, la peau du visage couverte de taches brunes, le nez un peu recourbé, extrêmement accessible. Il nous parla de son œuvre avec une humilité attachante. Je n'ai jamais rien lu de lui et l'Université se montre si prétentieuse quand elle discourt de ses ouvrages et de « l'autofiction », terme aussi indigeste qu'une langouste.

Une équipe de recherche, qui comptait éditer la totalité de son œuvre *Le Fils*, y compris sur support numérique, en photocopie des extraits inédits et demanda à Serge Doubrovsky d'en faire une lecture à voix haute – c'est un homme de théâtre. Il répondit qu'il ne se souvenait plus de ses textes écrits il y a trente-cinq ans et qu'il improviserait tant bien que mal. L'extrait à lire était une série rédhitoire de fragments de phrases rythmés par des points, d'une façon apparemment arbitraire – il en fit une lecture sensationnelle, donnant vie à son texte avec un génie de l'intonation. Je vins, spontanément, le féliciter ; il m'en remercia et ce sont les seuls mots que nous échangeâmes.

Les repas offraient des occasions de rencontres avec des chercheurs. Catherine Viollet, qui dirigeait le séminaire, rappela avec humour l'incursion d'universitaires de premier ordre, des gens importants invités au cénacle des écrivains « mineurs » : ils assistèrent à une séance et ne revinrent jamais.

J'allai à la crêperie avec cette séminariste et lui dit avoir eu un professeur d'université qui écrivait au *Monde* et se vantait d'être politiquement tellement évolué qu'il n'avait pas de domestiques.

« Eh bien, fit-elle avec une fausse admiration, s'il n'en a pas c'est donc sa copine qui lui nettoie ses chaussettes ?

–Peut-être...

–Ou alors il est tellement évolué et de gauche qu'il va à la laverie. »

Et je riais en pensant à cet homme, abonné aux étudiantes, qui nous avait récité tout un cours sur l'engagement politique en parlant de lui-même, marchant ainsi au pas de ces ego plus interminables que les grandes chaussettes de l'archiduchesse.

Lors d'une journée sur la Russie, Philippe Lejeune me présenta à l'essayiste Colette Cosnier : après la castagnette du téléphone, la rencontre, tournez ménage, tournez manège. Je vis une femme petite, cheveux courts assez frisés, tête carrée et peau rêche ; elle était aussi énergique qu'un lance-roquette.

« Je ne vous ai pas eu au téléphone il y a un certain temps ? me demande-t-elle, comme je m'y attendais.

– Oui, dis-je, il y a deux, trois ans.

– Pas davantage ?

– Non, puisque j'ai commencé mon mémoire en 2001. »

Naturellement elle ne manifesta pas une once de curiosité pour mon travail. Je lui parlai du projet de documentaire pour lequel on m'avait contactée. « Oh, moi, à une époque, on m'appelait régulièrement pour des films ou des émissions et c'est toujours tombé à l'eau, de sorte que j'ai cessé d'y croire. » Sur la tribune, elle se montra loquace, pleine de verve et de jugements à l'emporte-pièce. « Et ses sentiments pour Cassagnac, ce député *conservateur*, qui a eu l'idée absurde, imbécile, d'une stupidité ahurissante, de collectionner les bottines de ses maîtresses, vous y croyez, vous ? » rugit-t-elle soudain, stupéfiant Philippe Lejeune et moi par cette sortie incongrue contre le fétichisme.

« Je dois vous avouer quelque chose... Je suis anti-américain. Mais je ne le crie pas sur tous les toits... Ca fait primaire ! » m'avoua Philippe, dans son cabinet de travail. Revenant des Etats-Unis, il n'y avait pas supporté la bonne conscience des autres universitaires.

J'avais aperçu sur son bureau les ouvrages d'un homme pas souriant, en habits noirs.

« Bah quoi, c'est bien, Onfray, non ? » me lança Philippe Lejeune, d'un air dégourdi.

Il me raconta qu'il était entré à l'Ecole Normale Supérieure parce que c'était comme cela, il était un héritier – autodidacte, élève attentive, sans père ni mère pour me faire aimer les livres, je peinais à comprendre l'acception sociologique de ce mot. Quant à lui – même marié, issu d'une famille unie, la vie lui avait semblé difficile et solitaire.

« Et Michel Onfray ? » lui demandai-je.

Je parlais souvent de ce dernier, à mon médecin, à mon amie anarchiste, et même au Neandertal, un ami taulard, qui ne le connaissait pas.

« Oh, dit Philippe Lejeune, il m'a un peu déçu humainement. Je lui ai écrit à propos de l'autobiographie, et au lieu de me répondre directement, il a pris la parole dans un de ses livres, des extrapolations. »

Je me dis que c'était sans doute quelqu'un de redoutable.

Philippe Lejeune partit en retraite adoré de son cénacle et fit, tout triste, son dernier cours de deux heures sur Anne Frank. Il me supplia, faisant mine de se mettre à genoux, de venir à un colloque pour lequel on ne saurait se passer de ma présence. Comment y résister ? J'admirais cet homme extraordinaire, si ouvert à la vie et aux autres, répondant à ses lettres, jamais dédaigneux, parlant sans rigidité ni forfanterie, sauf de façon un peu gamine, car il aimait avoir été pionnier dans tel ou tel domaine.

Nous allâmes dans la cour carrée de l'école, ensoleillée ; les arbres tenaient lieu de parasol au-dessus des tables ; revenaient des rosiers et un bassin au jet d'eau aussi rachitique que bruyant. On passait d'une personne à l'autre et j'eus mon quart d'heure entre Marilyn H..., une jeune chercheuse très douée, mignonne et l'air si jeune avec ses yeux vert-noisette et sa voix claire, et Véronique Montémont, garçonne, acide et hilarante dans sa façon de parler.

Véronique était une personne extrêmement dynamique, ce qui était rare dans le cénacle. Fille d'ébéniste, passionnée de travail, rigoureuse et drôle, elle fit un exposé sur Alix Cléo Roubaud, la femme du poète, puis me donna les impressionnantes photographies de celle-ci. Elle avait publié un essai sur Jacques Roubaud, écrivain tourmenté qu'elle ne parvenait jamais à joindre en personne : pour se soustraire aux relations humaines, il faisait passer les messages d'une secrétaire à l'autre. Je lus *Quelque chose noir* et ce recueil sur le deuil me parut si magnifique, si déchirant, si universel que j'en pleurai plusieurs fois.

Je pris à Philippe Lejeune sa carte de transport pour regarder la photo – plutôt bien, au demeurant – et je partis dans un énorme éclat de rire. Il me fixa d'un air ébahi et s'exclama : « C'est du racisme anti-vieux ! C'est facile, de se moquer des vieux ! », et moi de m'éloigner en riant.

« Je pars faire un colloque sur Rousseau, je vous enverrai une carte de Genève, me morigéna-t-il doucement une fois, car enfin, tout ça n'est pas que la faute à Voltaire... »

Il savait que j'arpentais régulièrement les salles du musée Carnavalet. J'allais surtout y voir Voltaire, dans la salle des Philosophes, sa tabatière d'or chinoise, son fauteuil tout râpé, de petites statues, une grosse où il tire une tête infernale... Je rêvais en permanence à Voltaire, ce n'était pas seulement un écrivain que j'aimais, j'en étais follement amoureuse ; tous les soirs je m'inventais des conversations et des histoires avec lui, je parlais à voix haute comme s'il était là. Je collectionnais ses portraits depuis que je m'étais rendue à Ferney, et connaissais par cœur des anecdotes de sa vie. Je souhaitais sauter dans une machine à remonter le temps et le rejoindre en 1774 : « ce serait la date idéale pour nous ». Il était mon papa, mon dieu... en dessous de Dieu. Au moins celui-là ne me fit guère souffrir !

Une nuit, je rêvai que nous étions enfermés à la Bastille tous les deux, Voltaire était jeune avec ses cheveux comme sur le tableau de Largillière. Nous avons une chambre et une salle noire comme un hangar, avec une fenêtre où passait la lumière pâle... Un bébé était né de nos amours et je me demandais quel avenir cet enfant aurait là, dans cette prison serrée, poussiéreuse... Je suis antinataliste.

La blessure copernicienne

A vingt-cinq ans, j'étais une assidue des conférences du Cercle Bernard Lazare. J'y vis moult écrivains et essayistes du paysage intellectuel juif français. J'ai notamment souvenir d'une conférence enrichissante – dont le sujet ne nous enthousiasmait pas : « Moïse et Zarathoustra sont-ils frères ? » Avec un ami, demi-juif comme moi, nous apprîmes beaucoup sur la religion zoroastrienne et la dette que lui doivent les monothéistes. L'auteur du livre présenté était une belle *seghia* d'âge mûr, une Juive tunisienne docteur en langues orientales. La conférence s'acheva en joute oratoire entre l'organisateur et l'auteure à propos de la Bible et de ce qu'on y apprend sur l'influence perse... Un membre du public, fidèle au credo laïc, pour ne pas dire athée du Cercle, se vanta de n'avoir jamais ouvert la Bible de sa vie, à quoi l'organisateur répondit superbement sur l'importance de connaître nos textes.

David Fuchs, un des fondateurs du Cercle, faisait art d'intelligence, et les provocations ou mécontentements étaient monnaie rare. Un Juif iranien ou égyptien levait le doigt dans la salle et le débat en devenait aussi riche que la conférence ; un intellectuel kabyle présentait son travail sur la laïcité et l'Islam, et on rentrait chez soi ravi, l'esprit sillonné de nouvelles nuances, de complexités, de savoirs vivants.

Je mis en parallèle ces conférences avec le passionnant recueil d'articles "*L'Islam est-il rebelle à la libre critique ?*" de l'excellente revue *Panoramique*. J'amorçai une discussion sur ce sujet avec une jeune amie anarchiste :

« Du fait du caractère oral et *uniciste* du Coran, lui dis-je en plusieurs débits, n'y a-t-il pas une impossibilité d'évolution profonde de cette religion ? Je pense qu'il est convenu, pour beaucoup de religieux, que les textes sacrés sont en partie humains et qu'il y a des choses qu'on ne peut plus tolérer à notre époque, qui ont été écrites dans un contexte d'adaptation historique ; mais même les théoriciens musulmans les plus audacieux n'osent franchir ce pas. Ils n'ont pas eu leur Ernest Renan. Par exemple, au lieu de dire que le passage où Mahomet recommande de battre sa femme est une invention humaine, liée aux mœurs d'une époque, ils vont contourner ce sacrilège et dire : Mahomet a voulu signifier, battez-les avec une plume d'oie... »

Cette réflexion areligieuse sur la religion déplut à mon interlocutrice, qui... se proclamait athée ! Les joues arrondies de mécontentement, elle interpréta aussitôt cette ébauche de réflexion comme la parade intellectuelle d'une pensée raciste. « Mais, je suis sûre qu'il y a des musulmans qui ne battent pas leur femme ! » répliqua-elle. Elle mit en cause les intégristes juifs, comme si j'avais voulu mettre en concurrence les deux religions en disant naturellement du bien de la mienne. Je constatai qu'elle n'abordait ces problèmes que selon l'angle idéologique binaire de son propre bastion.

Lorsque nous étions à table, David Fuchs vint nous saluer comme de coutume ; nous parlâmes, lui et moi, de doctorat et de trous noirs. « Quel homme cordial, scientifique, beau vieillard, et fondateur de mon université ! » pensai-je alors naïvement – c'est lui qui, au final, me dégoûta définitivement du temple ashkénaze, en expédiant de visu que *Synagogue Morne Plaine* était un livre détestable, et qu'il en avait rédigé une critique à charge. Je ne le vis plus.

J'osai m'aventurer à la synagogue libérale Copernic, et, un soir où un médicament censé m'endormir m'était monté à la tête, j'écrivis dans un demi-sommeil euphorique un courrier électronique, qui fut prestement expédié aux responsables de la synagogue. J'y résumais mon parcours et demandais à me convertir en achevant sur un spontané et tonitruant : « J'aimerais tellement trouver ma place parmi vous ! » qui me remplit de confusion lorsque, le lendemain, je finis par me rappeler l'existence de cette missive. Le rabbin était un Anglais long et mince, docteur ès histoire, excentrique, lunatique, ne respectant rien, fou et se déclarant comme tel, courbant la synagogue de rire lors de ses interventions le vendredi soir. Trompée par cette apparence souple et mobile, j'ignorais qu'il avait coutume de se montrer odieux avec les aspirants à la conversion, dans l'espoir de les décourager, d'une manière où il m'est impossible de distinguer la part de jeu et de tempérament.

« Bonjour, fis-je au téléphone, je voudrais parler à monsieur le rabbin.

– Hum... (*froideur polaire*)

– Ah ! C'est vous !

– (*ton vif*) C'est pour quoi ? »

Je me présente avec ma voix hâtive, précisant que j'ai envoyé un mail à la synagogue, et demandant au rabbin s'il l'a bien reçu...

« Attendez, fait-il sur le même ton monocorde (*pause*)... Non, je ne marche pas aux e-mails, ce n'est pas de mon siècle.

– Ah ! Excusez-moi.

- Oui ?
- Je voulais me renseigner sur le processus de conversion.
- Ah c'est pour un mariage ?
- Non non pas du tout, c'est une démarche personnelle.
- Vous n'avez aucun parent juif, vous êtes complètement non-juive ?
- Eh bien, je me suis tournée vers le judaïsme à l'âge de vingt ans, en province...
- Où ça ?
- A Dijon.
- Hein (*silence réflexif*) Et vous vous êtes sentie intéressée par le judaïsme.
- Oui.
- Ah ! (*il rit*)
- Pourquoi ça vous fait rire ?
- Attendez, mademoiselle. Quel âge avez-vous ?
- Bientôt vingt-quatre ans.
- Vous êtes un bébé. Moi, ça fait quarante ans que je travaille dans une grande synagogue, j'ai presque soixante ans, et vous osez me demander pourquoi je ris !
- Oui.
- Quand je ris ce n'est pas par méchanceté, mais franchement, j'en ai vu des dizaines de gens comme vous.
- Et alors ? C'est positif, non ?
- Votre question est à la limite malvenue et même mal-élevée, dit-il en s'emballant. Je vous fais déjà l'honneur de ne pas raccrocher, là. Vous parlez de la conversion avec *légèreté*...
- Non !
- Vous êtes un bébé, vous ne connaissez rien de ce que comprendrait tout juif de naissance.
- Non, fis-je avec aplomb, là c'est parce que nous sommes au téléphone, alors nous ne nous comprenons pas.
- Mais écoutez, nous les libéraux nous sommes *cools*, les orthodoxes – je n'ai rien contre eux, je les respecte – mais ils se prennent un peu pour le (*un mot hébreu*), le représentant de Dieu sur terre, et ils vous traitent comme rien si vous venez vous convertir. C'est impossible chez eux sans changer radicalement votre mode de vie. Avec nous ça reste possible. Vous me faites rire, vous ! J'en ai connu des dizaines de non-juifs venus me voir après une révélation...
- Je ne sais pas quoi vous dire. Ces non-juifs dont vous me parlez, ils se sont convertis ?
- (*Un peu décontenancé*) Certains oui, certains non. Si vous voulez absolument vous convertir je ferais tout pour vous aider, mais

comment s'étonner de ma réaction dans le contexte actuel ? Cette jeune femme qui s'est fait assassiner à Tel-Aviv... Le contexte international, *you understand* ?

– Oui, bien sûr, je m'en doutais.

– Surtout, vous devez être une femme jolie, intelligente et vive à ce que je vois, alors, sauf si vous êtes lesbienne...

– Eh ! m'exclamai-je.

– Non, je ne suis pas facho, pas raciste, intolérant, ce n'est pas le problème...

– Je sais.

– Mais sauf si vous êtes lesbienne il y aura le problème du mariage...

– Ecoutez, répliquai-je un peu sèchement, je ne le suis pas, donc le problème est résolu.

– Sauf qu'aujourd'hui la majorité des Juifs se marie en dehors de la communauté, avec des goya. Leurs enfants sont donc non-juifs. (*J'eus envie de soupiner devant ce numéro d'orthodoxie sèche*). On mange du porc, on perd son identité, bref la diaspora est en pleine désintégration, bientôt cinquante pour cent de la population juive mondiale sera en Israël.

– Oui, je trouve ça inquiétant, admis-je.

– Oui (*visiblement satisfait*), moi aussi. Et donc si vous devenez juive vous ne pouvez pas commettre cet *enfrens* aux règles qui est la pire chose car elle porte atteinte à la survie même du peuple juif. Autrement dit cela réduit considérablement votre champ de partenaires masculins. Vous avez déjà songé à ces questions ?

– Oui.

– ... (*pause*) Avez-vous déjà pris des cours sur Dijon ou ailleurs ?

– Quelques uns, mais j'ai surtout lu...

– Ah, c'est bien... »

Il s'adoucit, me communique des horaires de cours, propose un rendez-vous, me lance encore deux ou trois piques que j'amortis avec sang-froid. J'osai en effet laisser entendre que je n'étais pas sûre d'être vacante dans l'immédiat. Le rabbin reprit son chargeur, sur un ton emporté :

« Alors pourquoi me téléphonez-vous si vous n'êtes pas disponible ?

– Au moins pour me renseigner sur les horaires...

– (*Nouvel adoucissement*) Vous pouvez venir dès maintenant, et si vous n'êtes pas disponible, vous viendrez plus tard, quand vous pourrez. »

Je raccrochai sous le choc, les mains tremblantes et les larmes au bord des cils. Extrêmement sensible à la dureté verbale, je restai dans

un état de grande tension nerveuse pendant plusieurs jours. Je rassemblai tout mon courage pour me rendre enfin dans le bureau du rabbin, les mains embarrassées de moiteur.

Par exception, l'officiant fouettard était d'excellente humeur. Il eut un sourire presque attendri en me voyant. « Vous êtes une belle jeune femme, qu'est-ce qui vous pousse à vouloir vous convertir et à vous donner ainsi des repères ? » fit-il avec son accent *british*, en effleurant trop bien ma psychologie. Pour empêcher ma lèvre de trembler, je la pinçai en raidissant le muscle qui sert d'intervalle entre le nez et la bouche : le rabbin m'imita avec effronterie. Il me complimenta sur ma timidité, disant qu'il y voyait un signe de respect pour les autres, et que cela devenait de plus en plus rare de nos jours. Il alterna ainsi gentillesse et moquerie : « Je vous autorise à venir zigzaguer chez nous. Inscrivez-vous aux cours d'hébreu et aux repas pour les jeunes. »

Toute synagogue de village est un coffret à histoires. A Dijon, j'allai me fournir chez Levy, en halots, la brioche juive. Je ne ressemblais à rien, portant un fuseau noir et un pull négligé. Le boucher casher adressait ses vœux aux clients, puis ses regards à moi. Je n'avais vu qu'en Turquie ce type de regard errant, maladif, comme si l'extrême chaleur du sang se vaporisait en brouillard. Nous entamons une petite conversation – rien d'étonnant dans sa familiarité, il tient ça du Sud, mais... Mon estomac se noue. « Vous voulez prendre un thé ? » me propose Levy. J'accepte, ce n'est pas encore trop équivoque. « Venez, venez au fond de la boutique », insiste-t-il soudain.

Je vais alors commettre une bévue. Bientôt *shabbath*, heure de la fermeture. Par conscience charitable, je demande à mon hôte : « Mais... vous ne baissez pas le rideau ? » Levy s'exécute promptement, puis me tire par la main : « Allez, venez derrière ! » Je le suis, penaude, puis je ressors, bafouillant des prétextes sans effet ; le boucher n'a que son idée fixe, coton dans l'oreille, nuage au regard – il glisse comme dans un rêve d'enfance.

Levy me sert un thé à la vanille, s'assied en face de moi. Je tourne nerveusement ma cuiller dans le verre, saute sur une photographie accrochée au mur : « Oh, c'est votre fils ! Il est orthodoxe ? – Oui, il vit en Israël. Moi aussi dans ma jeunesse j'étais assez pratiquant, mais maintenant, je le suis beaucoup moins. » La conversation traîne, tourne autour du vide. J'essaie d'ôter la boue qui nous colle aux pieds. Je m'engage dans des sujets sérieux, politique, religion, pour montrer à monsieur Levy qu'avec moi ça ne plaisante pas. Son regard erre et pèse le néant. Tout juste perçoit-il mon trouble : « Vous avez peur que je vous mange ? me demande-t-il. – Oh... non, dis-je en esquissant un sourire crispé. – C'est vous, renchérit-il, c'est vous qui allez me manger. »

La nature masculine est ainsi faite : un refus en dix phrases logiques, claires, fermes, ne suffit pas pour endiguer l'érection. Un mot primitif suffit pour la rabattre. L'homme a son langage interne, ses mots intestinaux. La femme heureuse est celle qui frappe, comme au lance-pierre, le juste vocable.

J'ouvris des yeux grands, et, laissant légèrement tomber la mâchoire, je fis descendre en un souffle, sur le ton le plus innocent et le plus convaincu : « non ! »

Soudain Levy redevint Levy, ses yeux cessèrent de me fixer pour me voir, le voile brumeux de son désir se désintégra. Un peu brouillé, un peu mécontent, il me dit : « Ah bon, Marie, ça m'a fait plaisir de discuter avec toi » – et je quittai, tremblante, l'ancre du rêveur phallique, pour aller égayer une amie.

Je pense qu'un des points d'ancrage de l'antisémitisme est la résistance de l'identité juive aux idées à la mode. Les Juifs – je parle de ceux d'entre eux qui sont intelligents – ont toujours été perçus comme anachroniques. Leur approche de la religion, de la politique, n'est pas la même que celle des non-juifs avec qui ils échangent. La folle complexité de la judéité, son caractère à la fois communautaire et universel, religieux et laïc, défie les lectures faciles et rectilignes de gens qui ne parviennent pas à sortir de leurs habitudes de pensées, d'où l'antipathie qu'éveillent Israël ou les Juifs, chez les extrêmes en politique.

Karaté

Les grands journaux eurent parfois l'honneur de recevoir mes opinions, et il m'arriva d'être publiée avec quelques charcutages. J'eus la curiosité de lire le dossier : *Sommes-nous tous devenus réacs ?* du *Nouvel Observateur*, et je ne manquai pas de tomber sur les fanfaronnades d'une psychanalyste qui avouait : pendant trente ans, nous avons eu sur nos divans des enfants de divorcés ou de mères célibataires, mais on n'osait pas dire qu'ils étaient perturbés, parce que c'était politiquement incorrect. Aujourd'hui, changement de cap, on n'aime plus le divorce ni les foyers « monoparentaux », mais, ajoute notre dame pincée avec des intonations rebelles, je suis décidée à lutter pour les « familles homoparentales » et leur droit à l'enfant.

On voit clairement comment un conformisme en chasse un autre, les anciens soixante-huitards aigris par leur famille bourgeoise se recyclant dans une nouvelle cause aussi fautive que la précédente, pourvu que la mode leur donne du panache. Je voulais bien rester « de gauche » sur les questions économiques, la place des sans-papiers, etc., mais sur la famille je suis rigoureusement anti-soixante-huitarde et soulagée de l'être – pour le salut de mon âme. Je prends la plume afin d'exprimer, de façon élégante, habile, resserrée, ce qu'on doit penser d'une opinion aussi incohérente et irresponsable. Et puis je n'y songe plus, j'ai déjà écrit tant de fois.

Un jour, surprise : sur mon répondeur, je trouve le message de Claire Fleury, la responsable du courrier du *Nouvel Observateur*. Ma lettre lui semblait très intéressante mais manquait de clarifications. Je la rappelai : « Oh ! Merci ! » s'exclama-t-elle avec une spontanéité charmante, comme si c'était à elle d'avoir de la reconnaissance ! Il semblait qu'elle partageait mon point de vue et qu'elle était heureuse de voir ce dernier exprimé de façon adéquate, alors que la pensée dominante ne l'autorisait pas.

« Vous dites dans votre texte que l'enfant a le droit de connaître ses deux parents, mais moi ça me paraît l'évidence même. Qu'avez-vous voulu dire ?

– J’ai fait référence à cette manie actuelle qu’on a de dévaloriser la famille classique, d’estimer qu’on peut avoir une famille à deux mères, sans père...

– Ah ! Vous voulez dire que la famille monoparentale n’est pas la panacée ! (*elle note la phrase, la rajoutera dans mon texte publié*) Mais vous savez, faire un bébé toute seule, c’est rare.

– C’est rare, mais il y a eu une sorte de snobisme qui...

– Oui.

– Et la Convention Internationale des Droits de l’Enfant précise, à l’article 7, que l’enfant a le droit de connaître ses deux parents, et à l’article 22 que ses parents sont son père et sa mère.

– Oui, ce n’est plus évident, avec tout ce qu’on raconte aujourd’hui », dit-elle, et nous éclatons de rire.

« Vous êtes catho ?

– Non, répondis-je, assez surprise, j’ai vingt-trois ans et j’ai fondé une association... Nous avons entre autres travaillé sur les problèmes de médiation, de résidence alternée...

– Ca m’intéresse, est-ce que je pourrai avoir vos coordonnées ? C’est un peu délicat à raconter... le père de ma fille étant un grand journaliste. Il a demandé la résidence alternée mais il n’a pas le temps de s’en occuper, la gamine est toujours chez la baby-sitter, je voudrais faire quelque chose.

– Mais... Vous n’avez pas eu votre mot à dire sur l’attribution de la résidence alternée ?

– Non, maintenant, il suffit qu’un seul parent la demande pour qu’elle soit imposée à l’autre.

– Ah bon ! Je ne savais pas ! Eh ! C’est *vachement* intéressant ce que vous me dites ! Notre association n’a jamais réclamé que ce soit fait sans consentement mutuel ! »

Je lui demandai quand allait paraître ma lettre et quelle place serait laissée au courrier des lecteurs. « Je compte, s’exclama Claire Fleury, faire un dossier de deux pages sur les nouveaux réacs ! ». Nouvel éclat de rire. Je ne saurai jamais assez exprimer ma gratitude pour cette femme aimable qui a été la seule journaliste à me publier intégralement, avec respect et soin.

J’ai beaucoup, entre dix huit ans et trente ans, milité en faveur des droits de l’enfant. Epluchage désespérant de la presse, écriture d’articles, dons monétaires à des associations, récoltes de témoignages, réunions avec des gens du milieu, conférences sur la pédophilie, aide à une amie victime d’abus sexuels... Ceux qui connaissaient mes interventions me regardaient sans doute comme une jeune fille un peu prodigieuse. Je n’évoquais pas mon cas privé et traitait les affaires en

intellectuelle. J'étais une enfant de la petite classe moyenne, dont le père s'était empoisonné, mais je n'avais pas envie de le raconter à chaque réunion. On ne parvint jamais à me faire dire qu'il était heureux de grandir sans père, et ce seul refus me valut une foule d'ennemis.

Trop impliquée émotionnellement, j'arrivais cependant à faire du bon travail lorsque je prenais la plume. Je ne pense pas que quiconque ait, alors, mesuré l'étendue de ma détresse, ni qu'il me soit possible d'endosser aujourd'hui la capuche du militant.

Dans *The Hours*, un film extrapolé du roman *Mrs. Dalloway* de Virginia Woolf, le réalisateur avoue le peu de cas qu'il fait de la paternité, comme c'est le cas dans tout habillage esthétique ou intellectuel – un homme irresponsable plaide pour des pères inconnus. Une des héroïnes, lesbienne à mi-temps et mère de famille, parle avec une vieille femme coupable d'avoir abandonné son fils autrefois, et lui explique avoir eu un enfant : « Mais, ajoute-t-elle, je n'ai jamais connu son père. – Vous désiriez un enfant à ce point ? » – L'héroïne acquiesce avec un sourire convaincu. « Vous êtes une femme heureuse ! » se pâme la vieille dame mièvrément attendrie.

L'adolescente ainsi procréée apparaît dans le film – son père, elle s'en fiche ; faire un enfant de la sorte en réduisant l'homme à une giclée de sperme va de soi. En revanche, la démission d'une mère, son abandon, sont présentés comme un acte condamnable, le fils privé d'amour maternel se mariant sur l'autel des drogues dures. Une telle présentation des choses, censée passer comme une lettre à la poste, en dit long sur la mentalité américaine, plus misandre que la nôtre.

Le pédiatre Aldo Naouri demanda aux mères de rendre le pouvoir aux pères, et écrivit ensuite qu'un homme n'est père que si la femme le veut bien – contradiction. Une féministe haineuse, qui aurait aimé écraser ma figure de larmes, me disait qu'il était bon de débarrasser la famille de la « tutelle » et de la présence des hommes, pour se plaindre ensuite que les mères soient rendues responsables de tous les problèmes. Il était temps d'enseigner aux hommes qu'un rapport sexuel les rend responsables, et que la contraception, masculine comme féminine, est l'avenir du couple responsable.

Je découvris qu'un copain de karaté, né d'une union lesbienne, avait retrouvé son père au bout de dizaines de plaintes au commissariat. Pour moi, interdit de père – discriminé. Des enfants privés d'origine – discriminés. L'Espagne accorda aux homosexuels le « droit » à l'adoption, jointe au mariage, comme si l'un devait englober l'autre, ce

qui est une absence suspecte de *discernement* quand on allie deux personnes de même sexe ; le président, en toge hautaine, suintant de bonne conscience, fit un discours où il disait à une foule de quidam s'embrassant : « Nous vous avons persécuté (sous le régime de Franco), nous vous rendons la liberté et la dignité... » comme si c'était aux enfants d'expié la culpabilité franquiste. La radio présenta cette affaire sur le mode idéologique ordinaire, d'un côté les catholiques de droite, les esprits « traditionnels » opposés aux baisers des quidams, de l'autre les gentils « progressistes ».

La radio nous apprit aussi que cette loi entrainait dans la ligne de la politique « libérale » du président espagnol, comme un geste envers les femmes battues... Amalgame ! Il s'agissait d'une radio d'informations en aucun cas censée orienter les faits, mais nous sommes arrivés à un tel degré de propagande dans ce qui touche aux mœurs, les vues de l'esprit, le vocabulaire et les manichéismes artificiels furent à ce point régentés par les anciens soixante-huitards que seules de rares personnes parvinrent à s'éveiller de ce carcan et à s'en étonner.

Le libéral monsieur espagnol ordonna une loi exigeant le partage des tâches ménagères entre hommes et femmes au sein des foyers, ce qui est une confusion entre privé et public, les hommes coupables pouvant se voir attaqués sur la garde des enfants en cas de divorce. Toujours l'expiation par les enfants ! Ces nouveaux bien-pensants, aussi affreux que ceux d'autrefois, et aussi censeurs, tremblent devant les minorités non plus en les persécutant mais en les flattant.

Je n'aime pas les gens qui désirent à toute force *se donner un genre*, craignent de jeter un œil critique sur les « marginaux » et les communautés : s'ils avaient souffert d'être différents ils ne craindraient pas la sincérité.

Parler du partage des tâches entre hommes et femmes dans la société, puis empêcher ce partage dans l'éducation des enfants au sein de la famille, où nos perceptions se développent ; déplorer l'absence des pères puis vouloir des familles sans ces pères, telle est l'incohérence de la pensée éthique actuelle.

On ne peut plus parler avec bienveillance, comme on l'a trop fait, des mères envahissantes. Leur influence génère des hommes tardifs, pour qui *à beau con le vit monte* en vain.

Il n'y a pas aujourd'hui de penseurs dont la lecture fasse voler très haut sur ce sujet... Finkielkraut est intelligent mais borné, Guillebaud dit des choses justes mais qui ne vont pas plus loin que l'extrême justesse... On n'a pas tout lu en bioéthique.

Finesse

Pour mes vingt-cinq ans, ma mère m'emmena dans un restaurant en campagne, tenu par un jeune homme parti faire son apprentissage de cuisinier au Japon, d'où il revint marié. Le couple s'installa en Bourgogne pour ouvrir un restaurant, « Le Charlemagne ». Murs nus et ameublement très dépouillé. Les assiettes sont de grands plats ronds et blancs à la surface desquels est écrit *Le Charlemagne* au pinceau noir, comme sur les calligraphies japonaises. La cuisine, harmonieux mélange des deux cultures, est légère et véritablement artistique : en entrée, j'eus du thon cru, disposé en petite terrine rouge cylindrique, avec un échafaudage de plante fine et de biscuit ; sur l'assiette, de la sauce rose et jaune était délicatement répandue comme de la peinture en art abstrait. Je nourrissais des réticences contre le thon et ses allures de steak tartare en petit pot ; mais ayant goûté, je me mis à crier de plaisir. Nous commandâmes du vin rouge et du blanc – ce dernier cru était si piquant, vif, délicieux, que ma gaieté en redoublait. A peine avions-nous posé nos verres qu'un jeune serveur, ficelé dans un habit noir, venait nous les remplir – avec un empressement si digne, si pincé, un sourire si crispé que ma mère me souffla à l'oreille : « Il a l'air de vouloir péter en silence. » Puis ce furent des morceaux de poulet posés géométriquement avec de la sauce nacrée, des échantillons de fromage que j'ai trouvé fins et bons, à rebours de mes goûts habituels – ainsi qu'une glace au cassis pilée. Au dessert, je commandai un délicieux moelleux au chocolat – en découpant le gâteau, je vis couler un liquide mousseux... du jus de banane. Il n'y a guère que ma glace au poivre, qui sentait la menthe, que j'ai donné à maman. Cette nourriture raffinée et fine était parfaitement appropriée à mon minuscule estomac ; jamais je ne fus aussi heureuse à table ! Je n'arrêtais pas de m'exclamer : « Que c'est bon ! J'adore ça ! »

Le village était charmant – fleurs, pierres et petites rues enlacées jusqu'au sommet d'une de ces collines comme on en trouve tant en Bourgogne. Nous avons passé l'après-midi à Beaune, dans les ruelles peuplées de boutiques, de cafés – une intimité propre et caressante comme le soleil qui coulait à calmes flots sur les jolies façades. Je fus sous le choc en passant devant la façade d'un lycée. Mon père y avait

fait ses études, mais on l'écartait des conversations. Je ramassai mon courage pour lire ses albums de poésies.

*La petite demoiselle
Va pêcher les citrons de la lune.*

Méromane plus qu'écrivain, il avait laissé, au gré des concerts, un disque vinyle de chansons à textes, mais j'eus trop mal pour me souvenir l'avoir écouté. Il composa ce haïku :

*Les anémones fanées dans le pot de terre ?
Combien d'étoiles qui pleurent à la fenêtre.*

Pour ma famille, l'écriture était liée à la névrose, voire à la mort. M'interdire un rapport positif à la littérature était souscrire à la peur instinctive, faire le jeu des sécateurs d'énergie.

*Un chant clair dans la forêt d'ardoise :
Les flaques, où tremblent les bruyères.*

Le Neandertal

Le Neandertal, un copain taulard, m'invita au café indien – dans le petit immeuble voisin, à l'étage, remuait un petit chat blanc et roux, presque rose, attaché à une laisse par un collier, qui miaulait d'une voix délicieuse et douce et se penchait sur la fenêtre comme s'il eût voulu sauter pour rejoindre les passants auxquels il adressait ses mélodies – et sa maîtresse, une jeune fille blonde, le retenait en riant ; je serais restée longtemps à me régaler de la scène digne de Vermeer si le Neandertal ne m'attendait à l'intérieur. Comme c'était étrange ! Un décor brun, sombre et chaud comme du khôl, des tapis marron, des canapés et des lits de bois jonchés de coussins avec quelques clientes affalées, buvant dans des carafes en métal luisant... Je choisis un narguilé à la noix de coco et ne prisai pas cette vapeur qui me rentrait dans les poumons. Musique indienne, effluves d'encens – une atmosphère si lourde, luxuriante, orientale, qu'il y avait de quoi y laisser sa tête. Mon interlocuteur m'étala la partie supportable de ses méfaits : usurpation d'identité à trois reprises. Mais il se sentait innocent par rapport à tout ce qu'il avait vu en prison. Les douches collectives sont maintenues, quatre prisonniers en rangée, alors qu'il s'y commet des viols, et aucun législateur n'y trouve à redire. Selon lui on ne construit rien, absolument rien dans le milieu carcéral, le temps s'y suspend et s'y éternise, les seuls à en faire leurs jus sont ceux qui y préparent en bonne compagnie leur prochaine transgression.

Nous émigrâmes dans un restaurant construit en sous-sol, un ancien repère de moines, une voûte du treizième siècle et des chants de messe qui virèrent vite, Dieu merci, à la musique classique. Il y avait contre les murs des espèces de chaises de confessionnal, et l'odeur échappée des cuisines sentait les pieds des moines trépassés. Cela ne m'allait pas trop, mais puisque c'était du luxe et offert ! Le Neandertal dit que j'avais un côté « mystérieux et flamboyant », adjectifs qui me firent davantage songer à Ava Gardner qu'à moi-même.

Nous allâmes voir *Un long dimanche de fiançailles*. Mon copain, qui aimait à s'inventer des doubles vies, me certifiait avoir rencontré l'actrice Audrey Tautou et m'assura avoir été frappé par sa grossièreté : « Elle jure sans arrêt ». J'appréciais son côté « biche », son visage

éthéré et sa coiffure. Dès le générique du film, fortement marqué par la patte du réalisateur, nous fûmes très impressionnés. La reconstitution des tranchées est sublime et tellement pénible que j'intériorisai ce qu'avait été la vie affreuse des poilus. L'image pigmentée de jaune, les plans inoubliables, les trouvailles foisonnantes, la palette parfaite des acteurs, tout étourdit dans ce film ; j'avais les organes entortillés en sortant de la séance, et le Neandertal aussi, qui ne put ouvrir la bouche avant une demi-heure.

Mémoire de poules

Je repris la route de la campagne, loin de l'Île de France, avec sa vallée large et écartée comme deux dents de vieillards... Ma grand-mère et moi montâmes dans le petit train qui visite Semur-en-Auxois, passe en dehors des remparts, longe la rivière de l'Armençon, côtoie les petits ponts... Sous le soleil c'est d'une beauté si exquise, cette cité médiévale – la tour d'or au mur lézardé, grossière mais émouvante comme toute vieille construction, le pont couvert de pavés qui enjambe l'eau et laisse entrevoir une belle vue, des toits de tuiles orange – le long de la rivière, on retrouve cet enchevêtrement de pierres brunes, les maisons pittoresques conservées, une petite aux volets bleus, des rangées de fleurs et les gens pique-niquant sur la berge verte... Le train ne cessait de balloter sur les pavés et mamy, très grosse, devait se tenir les seins.

A l'Office du Tourisme, nous découvrîmes l'exposition d'un certain Boris Tatischeff, un singulier mélange de *recup'art* et de tradition. Des fonds pastel ou chauds, sur lesquels sont collés des cailloux, des branches séchées, des morceaux de polystyrène, des bouchons et des clous colorés. Je trouvai cela original. En redescendant au rez-de-chaussée, je tombai face à une vieille image de Semur, grossièrement coloriée – des paysannes travaillant la tête couverte – et très étrangement, ce dessin me pénétra de nostalgie, m'empoigna comme un lointain déjà vécu.

Autre tanka du père inconnu :

Les brindilles givrées

Le long du chemin

Bijoux princiers

Elles fondent dans ma main

J'accompagnai mamy, qui avait un roulis d'r, et un coffre admirable pour chanter des morvandelles, au coucher des poules, huit losanges noirs à col roux. Elle ouvrit la porte orange pivotante de l'étroite grange adjacente à la chambre de ces dames – des barres pour se percher, cinq cases pour pondre, de la nourriture. L'une s'échappe et s'en va

bondir sur un tas de paille. Mamy lui dit affectueusement : « Non ma cocotte, maman ne veut pas que tu montes sur le foin. » Elle la prend dans ses bras, et, cocasserie paysanne, lui palpe le derrière, un espace blanc violacé, puis commente : « Eh bien oui, elle va pondre ! Oh, je me laverai les mains. »

J'aimais me mettre sur la terrasse surplombant le lac Kir et feuilleter les livres de peintures de Marie Javouhey, commentées par un admirateur passionné et brillant. Comme elle venait régulièrement chez mes voisins, je lui fis part de mon enthousiasme pour certains de ses tableaux, notamment une œuvre mi-abstraite, mi-figurative, où je crus voir, parmi les teintes crème, un petit gros muni d'un sac sauter dans la neige. Elle me répondit qu'elle n'y avait pas songé. Sa peinture repose avant tout sur la création et la confrontation des couleurs, leur harmonie – il y a des dégradés superbes, doux et moelleux, ou au contraire des contrastes frappés, épaissis. Et libre à moi d'y voir ou non un bonhomme à tête de bocal, une éclipse, une cathédrale déformée. Quant aux textes qui préfacent ses livres :

« Au début, m'a-t-elle dit, j'étais réticente à ce qu'on écrive sur ce que je fais, car j'avais peur que cela fige, enferme dans une définition, alors que la peinture est d'abord un mouvement. »

Elle est ronde avec un corps un peu fort, des lunettes aux verres ronds, une coupe au bol. Des manières ouvertes, un rire très franc, beaucoup de dynamisme voire d'exubérance. Elle ne s'affiche jamais d'emblée comme une artiste et on ne s'en douterait pas, ne sachant rien d'elle. Elle aborde le sujet avec modestie, et une simplicité directe.

« Comme mes tableaux se vendent, avoue-t-elle sans amertume, des personnes ont affirmé que je n'étais pas une vraie artiste.

– Sympa ! fis-je. Et les artistes qui ne se vendent pas, on leur insinue que s'ils ne réussissent pas, c'est parce qu'ils manquent de talent. »

Elle habitait avec son mari, à la voix éraillée, une maison fantaisiste à moitié rebâtie de leurs mains, à la campagne.

Les quarante idiots

Après une dispute épouvantable, je fus internée. Un jeune infirmier créa un dossier et me fit patienter dans une salle nocturne bordée de fauteuils. Je me délitais et pleurais sans fin, arguant que je devais préparer mes cours de français pour le lendemain : « Dans votre état il vous sera impossible de faire du bon travail ». Un calmant me fut prescrit. Je montai dans une ambulance avec une femme de cinquante ans, vieillie avant l'âge, très gentille, qui me raconta être sans travail, sans ressources, et battue par son mari. Ce véhicule, le noir nocturne sondé par les lumières de Paris, le trajet vague qu'il me semblait emprunter, tout prenait un tour si grave, si apaisant. J'étais comme dans les bras de quelqu'un. On m'accueillit au rez-de-chaussée de l'hôpital où un couple de médecins, très aimables, me firent causer. Endroit impersonnel, agréablement silencieux. Je fus séparée de mon sac et mise en pyjama. A une heure du matin, je sautai sur le sol entre deux rêves et allai m'exclamer dans le couloir que le patient de la chambre voisine donnait des coups contre le mur ; on me fit recoucher presto.

Ce que j'adorai à l'hôpital psychiatrique, ce fut le petit déjeuner. Se lever tôt le matin m'était alors insupportable, mais qu'il faisait bon, sur une petite table, le nez contre le mur, se réveiller en prenant du thé chaud et du pain à couvrir de confiture de fraise, sans écouter les jérémiades de ma voisine pour qui des biscottes brisées relevaient du scandale... Quand je quittai le rez-de-chaussée d'accueil pour être internée à l'étage, je fus contrariée par les bruits des patients, et ennuyée de l'ennui le plus terne et le plus stérile qui soit – à ce moment précis, un rayon de soleil se déposa sur la vitre, mit le ciel en éveil et me fit sursauter de gaieté. Ou bien, en plein dimanche, au milieu d'une heure étirée à n'en plus pouvoir, une infirmière passa distribuer des gâteaux : je l'accueillis avec un cri de joie.

J'aimais beaucoup faire la conversation avec le personnel. Un jeune stagiaire sympathique oublia mon dossier sur une table de la chambre : je m'en emparai avec délices. Quand il revint, je remarquai :

« Un médecin m'a qualifiée d'*immature* parce que je disais n'avoir pas eu pendant longtemps la maturité affective nécessaire pour avoir une relation amoureuse.

– C'est curieux, fit le jeune homme, aujourd'hui on apprend aux psychiatres à ne plus écrire ce genre d'insanités. Mais ne dites surtout pas que j'ai laissé traîner votre dossier, sinon je serai viré aussitôt – je vous le dis justement parce que je vous considère comme une personne mûre et capable de comprendre.

– Il n'y a pas de problème » dis-je en riant.

La première nuit, j'eus l'endormissement difficile. On me trouva dans les couloirs à trois heures du matin, et on me fit retourner dans ma chambre. Afin de ne pas réveiller ma voisine de lit, je m'enfermai dans le cabinet douche à lumière jaune pour parcourir les pages d'un roman, mais la lecture m'était impossible, comme si les lignes fuyaient sous mes yeux.

Les cinq premiers étages étaient réservés aux patients ordinaires ; nous étions peut-être trois à y articuler le français : chez les autres malades, ce ne furent que figures hagardes, phrases incompréhensibles ou ralenties jusqu'à une fadeur comique par les médicaments. Un malheureux hasard me jeta dans la chambre faisant face à la malade le plus bruyante de l'étage. Elle se tenait sur le lit, porte ouverte, l'air hébété, montrant à l'air libre son soutien-gorge et ses cuisses énormes... On l'entendait crier : « Va-t-en ! Putain ! », à quoi un infirmier répondit placidement : « Non, madame, votre sœur n'est pas avec vous » ; ou bien : « Roger Hanin, vous avez été communiste ! » puis : « Palestiniens ! Ta-ta-ta-ta ! » (*bruit de mitrailleuse*) – Un soir, dans la salle commune, elle se jeta soudain à terre se mit à rouler, littéralement, sur le sol. Partie d'un bout de la pièce, elle rampa et vrilla jusqu'au poste de télévision que regardait un groupe d'hébétés ; puis, levant le bras, elle éteignit on ne sait pourquoi l'écran, provoquant les gémissements des spectateurs inertes privés de leur programme.

Ma voisine de chambre me narra cette anecdote ; je tombai dans des éclats de rire tonitruants en écoutant toutes ces histoires de cas extravagants et tordus. Ma voisine était une vieille dame calme, internée pour des phases de mysticisme dont elle peinait à se souvenir ; son élocution juste entretenait le dialogue.

A l'étage six et sept étaient logés les soins intensifs, au huitième les cellules sécurisées... Un docteur descendit du huitième pour me parler en personne. C'était un ancien d'un centre médical dont j'avais pris la fuite à cause d'une psychiatre habillée de gris, maigre, les dents écartées, l'air soufreux, tyrannique, très normative, qui me traitait en malade têtue et m'annonçait qu'au vu de mon passé, ma vie entière

risquait de virer à la catastrophe. Je sentis de suite que cette dame grise et le docteur huit avaient fraternisé ensemble. Même façon de parler et de procéder, même usage du rapport de force avec le patient.

Le docteur pénétra dans ma chambre, d'un pas sûr et carré. M'ayant à peine regardée :

« Il serait temps, dit-il avec pédanterie, que vous regardiez la réalité au lieu de la fuir en permanence. Votre maladie est d'origine biologique.

—...

—Vous faites partie des un à deux pour cent de la population qui souffrent de troubles de l'humeur.

—Vous avez lu mon dossier ? demandai-je.

—Non, répondit-il sans vergogne.

—Bon, vous ne pouvez pas mettre un diagnostic plus clair ? Vous sous-entendez que j'ai une psychose maniaco-dépressive, c'est ça ?

—Ah non, vous n'êtes pas psychotique ! Mais la maniaco-dépression n'est pas forcément une psychose, ce sont des anciennes catégories aujourd'hui remises en cause. Au dix-neuvième siècle, vous auriez été soignée à... » Il sortit le nom d'un hôpital et revint sur les origines *génétiques* de ma maladie.

« J'ai une autre version, repris-je courtoisement, car sa suffisance m'amusait et je regardais la scène avec distance.

—Ah oui forcément, si vous avez des troubles de l'humeur, vous aurez bien une autre version des choses. »

Sans m'arrêter à cette entorse, je lui résumai mon passé, vérifiant à son regard qu'il le connaissait déjà. Il le balaya d'un tranquille revers de main, et assura que je faisais de l'*automédication* : mot noté dans mon dossier, mais je me tus. Je prenais quarante médicaments par jour au lieu de trois. Je crevais de peur, ou de honte, à l'idée d'avouer. Le psychiatre asséna que les troubles d'humeur étaient héréditaires et que c'était contre « ça » que mon père luttait, en abusant de l'alcool.

« Enfin, ajouta-t-il, puisque vous êtes ici, c'est qu'il y a du mieux dans votre prise de conscience. Il est beaucoup plus douloureux de vivre avec une névrose grave qu'avec une psychose.

—Comment vous appelez-vous ?

—Je m'appelle Robert.

—C'est votre prénom ?

—Non, mon nom de famille.

—Un nom facile à retenir, commentai-je.

—Venant de vous je n'en suis pas si sûr. »

Et le prêtre des temps modernes se retira. Je me demandai s'il s'était montré aussi cassant dans son compte-rendu que sur le terrain. On peut être névrosé, dépressif, on n'en est pas moins humainement

sauvé lorsqu'on sait préserver des rapports de fraternité avec les autres ; et pour moi ce n'est pas être *malsain* que de connaître des problèmes psychologiques si la qualité d'une personne en sort intacte, voire enrichie. Les individus qu'on rencontre dans le milieu professionnel et qui se nourrissent de rapports de force, pervertissent les relations en faisant souffrir ou porter aux autres le volume de leurs angoisses – voilà d'autres malades ; mais personne ne leur dira d'entamer une psychanalyse car ils ne dérogent pas aux normes, et la hiérarchie les conforte souvent dans cet aimable rôle.

Je quittai l'hôpital quand je compris que je devenais comme les autres patients. On ressent une impression de déchéance physique à avoir les cheveux plats, mal séchés, et à ne pas pouvoir s'épiler à moins de le faire méticuleusement sous les yeux d'une infirmière.

Grondée par l'une d'elle pour mes incursions nocturnes dans le couloir, je voulus prendre un vrai somnifère : on me donna à boire un gobelet entier d'un liquide jaune transparent qui me verrouilla le cerveau. Le réveil fut un enfer et je fus bousculée toute la matinée ; l'obèse avait trouvé ce jour-là pour hurler à une plus haute fréquence que d'habitude, et j'eus un entretien avec un psychiatre qui fit voler sur moi des réflexions indiscretes – *Ah vous n'êtes pas convertie donc vous n'êtes pas Juive – Quoi, votre boucher a décidé de vous mettre en relation avec un garçon, de quoi se mêle-t-il ? Il aurait mieux fait de s'abstenir !* – Je ne pus le rembarrier à ma guise, les réflexes de mon cerveau étant amortis. Au réfectoire, emplâtrée et le regard fixe, je restais les yeux tragiquement rivés vers un four à micro-ondes, quand un jeune homme m'interpella avec énergie : « Eh bien mademoiselle, qu'est-ce qui vous arrive ? – Oh rien, fis-je sans ciller, j'ai pris un médicament qui m'a déchirée. – Ah, je comprends. » N'allais-je pas devenir comme ces êtres mécaniques avec qui je partageais mes repas en peignoir, parlant d'une voix alanguie comme un disque vinyle qui a pris le soleil ?

La faute à la pomme

Si je voulais renoncer à l'enseignement devant des classes entières, après cinq ans d'expérience, ce fut à cause de la fatigue générée par le métier : envoyée, après une nuit de correction de copies, dans des arènes à cinquante kilomètres de chez moi, j'étais une balle de ping-pong aux mains de la cartographie.

Ma pire expérience fut un collège à l'autre bout de la région parisienne. Etant en campagne, j'étais censée rencontrer un public policé, élevé par Jean-Jacques Rousseau. De fait, les classes les plus impertinentes me furent attribuées – et l'équipe de cette caserne le savait pertinemment. Une pomme vint même s'écraser au plafond d'une salle où j'enseignais.

« Mais je ne comprends pas, ce sont des élèves faciles à gérer ! », me rétorquait sèchement la proviseure, écrasante masse plissée de bourrelets s'affaissant sur cinq toises.

Pourquoi mes classes étaient-elles ainsi ? Parce qu'il fallait s'en débarrasser sur la pomme de quelqu'un.

Lorsque j'enseignai réellement en « banlieue difficile », je fus moins mise en danger. Les élèves étaient issus de l'immigration – ce qui donnait des classes bruyantes, un volume sonore considérable, des bavardages explosifs et durs à canaliser – mais je n'ai pas, alors, encaissé de méchanceté. Seule une incartade dégénéra en chaises balancées et en fracas d'une porte de classe, mais les élèves s'interposèrent, comme s'ils cherchaient à protéger leur professeur et à préserver l'ordre public – une conscience immédiate, chez eux, de ce qui est bien ou mal, vivable ou destructeur.

Lorsqu'il était question de films illustrant l'enseignement dans les quartiers difficiles, j'étais sceptique. Il s'agissait toujours, dans une situation « perdue d'avance », de dénicher le professeur efficace ; si c'est un homme, assez de rouerie, d'humour et d'épaules pour déboucher les oreilles de l'élève rétif aux dires de l'enseignant ; si c'est une femme, les séductions du scénario varieront, pour une professeure

rodée ou une débutante passible d'idiotie. Des collègues dignes d'une caricature : clique bourgeoise méprisant les élèves ou, au contraire, claque sociologiquement pure les plaignant à longueur d'heures supplémentaires. Devant un public disparate le vrai problème me semblait surtout de faire cours devant des classes chargées, entières. La profession n'est guère solidaire et, après un cours laborieux, il est fréquent de s'entendre répondre :

« Ah bon ? avec moi, ça se passe toujours bien, c'est une classe facile ! »

Nous fûmes envoyés en observation au lycée de Marly-le-Roi ; la sonnerie rythmant les cours y était de la musique *rock* apportée chaque matin au secrétariat par les élèves. Le lycée, atone, garni de tableaux sans vitres, est surtout fréquenté par des élèves issus de la bourgeoisie – les parents, de professions libérales, ont réussi grâce aux études et transmettent aux enfants une image positive du savoir, ce qui rend l'enseignement plus facile ici qu'à Versailles, avec un public nobiliaire méprisant parfois la culture en faveur du patrimoine.

Les élèves souffrent d'être soumis à la pression scolaire, l'infirmière nous parla de suicides.

Nous étions entre stagiaires dans la salle des professeurs, quand une enseignante de Lettres en habits soyeux et pétaradants, dotée d'un fort accent bourgeois, vint nous tenir la conversation : « Mon fils enseigne à Trappes. Là-bas, avec des enfants de gitans, on fait la mère de substitution. C'est aussi ce qui vous attend. Enfin, ce n'est plus comme avant, vous ferez sans doute deux ou trois métiers dans votre existence. » Comme elle avait raison !... Elle ne me lâcha plus des yeux, ayant repéré en moi sa collègue de français, mais son insistance m'horripilait et j'allai me faire bouillir un thé, l'abandonnant aux autres stagiaires plus hypocrites ou plus patients.

En fin d'année avec ma classe de seconde, j'arrivai, deux dictionnaires sous le bras, et la petite Boumba, qui gloussait sans arrêt, désormais mûrie et embellie, proposa aimablement de les déposer en salle de cours. Les élèves s'assirent, bruyants, et, mois de juin oblige, me supplièrent de ne pas les faire travailler. Pour les rassurer, je commençai par leur demander de se disposer en groupes, et distribuai des feuilles intitulées : *Un texte à énigme*. « Qu'est-ce qu'il faut faire ? – Elle est où l'énigme ? – C'est quoi une énigme ? » entendis-je fuser. Je leur demandai de lire le passage et de relever *ce qui manque, ce qui est anormal*.

J'élus un extrait de la *Disparition* de Perec, un roman unique dans le patrimoine français, écrit sans le moindre usage de la lettre e. Pour le suggérer aux élèves, j'inscrivis le nom du héros, *Voyle*, au tableau. Une jeune fille parvint à faire le rapprochement avec le mot « voyelle » ; quand je révélai le fin mot de l'énigme, les élèves déçus m'en demandèrent une autre. Consigne : « Rédigez une histoire sans utiliser une seule fois la lettre e. » Cela prit ! Sans précisions, la classe aurait argué d'un manque d'inspiration pour ne rien faire durant deux heures ; les contraintes oulipiennes se révélèrent stimulantes. Spontanément, les élèves cherchèrent le dictionnaire, ou demandèrent des synonymes. J'annonçai l'ouverture d'un concours et la récompense de friandises, ce qui fit redoubler de zèle quelques engourdis.

Aurore, un garçon manqué aux yeux vifs, bavarde incorrigible, et sa voisine Litote, désinvolte, et leur petit groupe, me demandèrent si je connaissais une célébrité – depuis reclassée – des films pornographiques. « Non, avouai-je du bout des lèvres, je n'ai pas cette culture-là... » Deux jouvenceaux rougissants désiraient écrire un texte humoristique à son sujet. J'acceptai, en spécifiant : « Pourvu que vous n'employez aucun terme grossier. » Je refusai de faire la lecture à voix haute d'un écrit dont je ne saisisais pas toutes les implications.

Un autre groupe rédigea une histoire imberbe sur un animal aspirant à devenir mouton pour ne plus manger de viande (de « chair »), mais las ! il est amoureux, et on voudrait le rendre homosexuel, et non végane, sans quoi la présence d'une femelle ravagerait le texte de ses e.

Aurore entonna une lecture au tableau ; achoppant sur un mot – elle rugit : « Merde ! »

« Y a un e dans merde ! Y a un e dans merde ! vociféra Marouane, un roi paresseux, au fond de la salle.

– Tu l'as dans le cul ! répliqua Aurore furieuse en s'interrompant et en retournant à sa place.

– Comment tu me parles ! s'écria Marouane, très offensé.

– Allons, calmez-vous Marouane, ça ne vaut vraiment pas le coup de vous énerver pour ça » intervins-je pour couper court.

Litote se leva, reprit le texte, sifflé par les auditeurs. « Ecoutez ! fis-je. Ca suffit, on ne continue pas dans cette ambiance, sinon c'est *stop* et il n'y a pas de gagnant ! » Je résolus de lire à voix haute. Silence. C'est l'histoire d'un homme lié au lit, qui vit de pornographie, et que la pornographie punit d'immobilisme. C'est enlevé et drolatique. On hue le mouton dans une ambiance bonne enfant.

Puis, un cancre redoublant, qui ne s'est jamais intéressé au français, révèle un récit de sa composition. C'est une féerie gorgée de situations surréalistes et d'interventions inattendues.

Elections à mains levées ! La lutte s'avère serrée entre le cancre surréaliste et la célébrité porno, passablement poétisée. Arrivant à imposer le silence, je décrétai les deux concurrents gagnants ex æquo, et quittai la salle, accompagnée d'un petit groupe d'élèves avides, vers le distributeur de friandises. L'élève pour qui j'avais le plus d'affection, né de père inconnu, me salua : « Madame, merci pour cette année. »

Une victoire

En 2008, on publia en Belgique *Synagogue morne plaine*, un récit par la poste, écrit cinq ans plus tôt. Un ami me présenta à une professionnelle du marketing éditorial, qui me proposa un tiers de page de publicité dans la revue *Marianne*, mais : « C'est huit mille euros par encart. » Je n'insistai pas. Ce récit fut bien diffusé et se vendit correctement (plus de trois cent exemplaires : le double des résultats d'un jeune premier chez Gallimard).

Mon éditeur, Bruno Wajskop, m'invita en famille. Désarçonnée par les langues flamandes, j'arrivai sur la place de l'Hôtel de Ville, immense, face au bâtiment recouvert de petites sculptures grises grêles et ciselées. Le bâtiment fastueux s'apparentait à une maison hollandaise, pourvue d'un escalier rouge, très élevé, et d'une rampe de bois sombre, grimant jusqu'à de petites salles nanties de riches collections. Mon portable ne captant plus, je dus appeler l'éditeur depuis un bar, pour qu'il vienne me cueillir devant la cathédrale Saint Michel et Gudule, à la façade d'un blond de blés resplendissant sous le soleil.

« Est-ce toi qui a klaxonné quand j'attendais sur le parvis ? » demandai-je à Bruno, avant d'entamer une conversation naturellement amicale. « Non, se prémunit-il, ce n'est pas mon style ! » Il expédia sa querelle passée avec Amélie Nothomb. Son patron l'avait renvoyé ; il se chargeait désormais de sa collection, à raison de six titres par an ; des essais, c'était une directive, la littérature pure étant plus dure à vendre et lui sachant mal la défendre.

Je rencontrai sa jeune femme, une brune aussi ravissante et peintre conceptuelle qu'il était dégingandé ; j'eus le sentiment de découvrir un couple idéal, complice, égalitaire, doué d'humour. Mon éditeur vivait de bons mots impertinents, et je riais toute seule une semaine après mon voyage en songeant à ses plaisanteries. On savoura cent choses autour d'un champagne ; ils avaient l'air extasiés que mon livre soit exposé rue des Rosiers ou sur les présentoirs de la Fnac. « J'ai l'impression que tu ne te rends pas compte, fit Bruno. Il y a sept cent livres qui sortent à la rentrée. C'est extraordinaire ! J'espère qu'on va en réimprimer ! – Il faudrait déjà vendre les mille exemplaires, c'est loin d'être fait ! » repris-je, beaucoup plus sceptique.

Un exemplaire de *Charlie Hebdo* trainait près de leur lit et Bruno

me dit timidement, comme s'il craignait, à tort, ma réprobation, qu'il avait envoyé mon livre à Philippe Val avec ceci : « Monsieur, voici un récit étonnant ». Ce serait beaucoup d'honneur, pensais-je, si moi, inconnue, j'étais lue par cet homme !

Le lendemain, je me tirai du lit et sortis en pyjama rutilant, tandis que mes hôtes, dormant nus, avaient revêtu des tenues de ville. Pour mon passage à la radio – le trac. J'ignorais tout des questions qu'on allait poser. Bruno me dit : « Du calme, ce n'est rien du tout, tu y vas comme pour une simple conversation. » Le journaliste, un jeune homme très brun, avait, chose peu ordinaire, lu mon livre la veille : « Ca se dévore. Mais vous ne dites pas vraiment pourquoi vous vous convertissez. – Et vous, qu'en pensez-vous ? demandai-je. – Je pense que c'est une quête d'identité à partir d'un certain vécu familial. – Vous n'avez pas tort. »

On entra dans une pièce étroite avec une sorte de machine alambiquée au-dessus d'une table, d'où descendait des micros à hauteur de bouche. Mon éditeur alla s'asseoir derrière une vitre noire, comme dans les commissariats, et le journaliste fit un signe de la main pour annoncer le direct. Le temps passa vite. Le jeune journaliste vanta *Synagogue morne plaine* aux auditeurs ; Bruno Wajskop, estimant ma voix efficace et mon propos limpide, s'exclama : « Là, tu as vendu cent livres d'un coup ! », bon créneau horaire. Il batailla assez pour m'imposer dans une autre émission radiophonique et un passage à la télévision – un débat populaire, dont je sortis sans encombre.

Je n'ai pas de succès auprès des maisons d'édition. Madame Samama, une directrice littéraire virtuose, expliqua sobrement, après des mois de suivi pour un roman qui l'intéressait :

« Vous avez fait un très bon travail de réécriture, mais votre texte ne passe pas. Il va trop à rebours des idées en vogue. Ne paniquez pas, vous y arriverez ! Vous êtes comme une élève surdouée qui a raté son bac. C'est comme de trouver un copain – on n'y croit plus – et ça arrive par surprise. Ecrivez des nouvelles. »

Je mis dix ans pour publier ce roman. Je rachetai mes ouvrages afin de les sauver du pilon, fis des démarches pour les diffuser. Je reste une femme sans aigreur. Une société de talents aigris, ce sera le triomphe de l'injustice sur toutes les forces de création et de positivité.

De l'extérieur

Je rencontrai par hasard ma voisine, Stéphanie Andrès, une trentenaire ravissante, devant les boîtes aux lettres. Elle revenait de son cours de danse – annulé. Selon elle, tout dans sa vie partait à vau-l'eau. Elle était enseignante, comédienne et peintre, et chantait avec talent ; je lui demandai si elle avait de nouveaux tableaux.

« Tu veux venir voir chez moi ?

– D'accord, mais pas longtemps car j'ai ma lettre à poster... »

Son appartement, artistement arrangé, était une petite merveille. Un lit à étage, en bois foncé, avec des rayons de bibliothèque sur les côtés, et un bureau en dessous, comme l'intérieur d'une cabane aménagée. Heureusement devenue propriétaire il y a longtemps – elle ferait partie de ceux qui, ne pouvant payer un loyer avec la hausse exorbitante des prix à Paris, seraient aujourd'hui à la rue. Sa peinture est abstraite, beaucoup d'utilisation des figures géométriques, notamment les carrés, avec des fonds mêlés, souvent rouges et verts, et des touches de doré. Une toile de taille moyenne retint mon regard : des cubes noirs et un fond couleur ciel d'été, avec des nuages de poudre d'or. Magnifique. D'abord, l'ayant peint, la jeune femme l'avait honni et rangé de côté. Puis, le sortant de sa cache trois semaines plus tard, elle fut étonnée par la beauté de l'œuvre. « Tu n'aurais pas tendance à détester la meilleure partie de toi-même ? » lui fis-je remarquer. Puis, suivant mon impulsion : « Je le prends ». Quatre-vingt euros à l'ordre de Stéphanie Andrès. Elle en écarquilla les yeux et sursauta de joie. Le bonheur d'avoir autant fait plaisir à une artiste me remboursa la moitié du prix du tableau !

Je repassai la voir dans son ravissant studio décoré comme une mansarde ; elle me servit du thé et des gâteaux délicieux. Nous évoquâmes nos psychanalyses, nos amours – elle en changeait trop, frénétiquement, et cette instabilité, qui la rendait atrocement malheureuse, lui fit renoncer à laisser une petite peinture pour un de mes textes jugé honteux, *L'Acide Noir*, à une époque où nous étions sans cesse, mon compagnon et moi, assaillis par des problèmes de

drogue, de café illégal et de tapage nocturne avec des rustres colorés, dont Mademoiselle Andrès n'eut aucune idée, et dont elle nous accusa. Sans doute ces gens détestés de *L'Acide Noir* faisaient-ils partie des neuf cent mille personnes en rupture totale avec le système social français. Je fus pour eux une institutrice odieuse. Ne dormant plus, il m'aurait fallu rester douce et bonne.

Nous n'eûmes aucune indulgence pour les émeutes dans les banlieues. Bandes cagoulées, incendies de voitures, d'écoles maternelles, de boutiques... Des journalistes comparèrent ces incidents à la situation en Irak, la presse russe aurait même titré : « La Tchétchénie en France » ; d'autres évoquèrent un nouveau « mai 68 des banlieues » : ce serait bien, rétorquai-je, deux conneries au lieu d'une. On ne valorisa au bout du compte que l'effet choc, le raccourci de la violence. Des casseurs déblatérèrent aux journalistes des discours courts : « On vit dans un ghetto, on a la haine ». Stéphanie, qui connaissait les milieux artistiques préservés, s'indigna de l'indulgence qu'on y prêchait pour les violences des misérables.

En gare du Nord, un des cadavres agités de Paris, j'assistai à une émeute. La foule se pressait, agressive, autour de six policiers. Un homme ricanant les casqua d'une bouteille d'eau ; une Noire hurla : « Vous êtes des tueurs ! On a le droit d'exister ! » Des gens, des Noirs surtout, tentaient d'approcher les flics – les gourdins sortis s'attirèrent huées et insultes. Bien que personne n'ait été à terre, la scène était d'une violence à serrer le cœur. Les policiers jetèrent un fumigène et la foule se dispersa en criant face aux renforts.

Peau d'balle

J'allai avec un soupirant visiter la Tour Montparnasse, et comme je contemplais de curieux cours de tennis encadrés par de larges immeubles, en évoquant les ouragans qui sévissaient à l'autre bout de la planète, il murmura : « Il n'y a pas que les ouragans, il y a les professeurs de français, ça fait autant de blessés... » Le salon du cinquante-sixième étage était subjugant – de la moquette et de grandes baies vitrées : Paris, comme un tapis crénelé et rugueux, nous y encerclait. J'allai aux toilettes, éclairées de lumières violettes, tant par besoin qu'en songeant que mon pipi allait descendre cinquante-six étages en tuyaux. On atteignait la terrasse en gravissant dix mètres d'escaliers éclairés de néons de toutes les couleurs, les couloirs étaient équipés de petits écrans projetant de superbes paysages, et, au-dehors, la brume un peu froide cernait doucement l'horizon de la ville, rosie par un soleil rouge et rond comme une balle de ping-pong.

Il existe peu d'érotisme aujourd'hui dans nos sociétés.

Cela, je l'ai mieux compris en voyant dans un film des années cinquante, *Lucrece Borgia*, avec l'excellente Martine Carol, un morceau de corps dénudé, un sein rose nacré au bord d'un tissu bleuté le dissimulant à peine. Image d'une, deux secondes, qui surprend par sa beauté et son audace à une époque qu'on croyait marquée par le puritanisme. Notre époque n'est pas puritaine, elle : comment se fait-il que la sexualité y ait disparu ?

Quand je dis sexualité, je ne parle pas d'amasement de chairs, de pornographie, de corps dénudés sur les murs des kiosques, de rapports sexuels filmés : la peau nue n'y est jamais qu'un nouveau vêtement. Le corps, surreprésenté, sur-sollicité, objet sur lequel on focalise et capitalise, est absent de sa propre enveloppe. On reste à l'ère de l'infantilisme sensuel. La sexualité ne consiste pas en l'accolement de deux organes, mais en un mystère, un interdit que la sensualité, faite de vêtements, de mets, de complicité, de préliminaires, d'intelligence, de rire, parviennent peu à peu à écarter comme les rideaux tendres et

légers d'une alcôve. Il n'est de sensualité qu'adulte. C'est elle qui remet le corps à sa place et nous permet de l'habiter. Sans surenchère. C'est pour n'avoir pas compris cela, et avoir vendu le corps, lieu du secret, aux enchères publiques, que notre société a tué l'érotisme et rendu si rares à l'écran les moments de beauté pure qu'offrent deux nudités en accord.

Jeunesse

A quoi bon lire lorsque ce geste ne naît pas d'une volonté passionnée de se tourner vers ce que proposent les écrivains, un élargissement de la vie, ou une autre grille de lecture des préjugés ? Qu'est-ce que la littérature ? L'union heureuse d'une vision et d'un style. Mais autrui peut se montrer imperméable à ce qui me submerge de bonheur. J'ai vu avec stupéfaction qu'il était d'usage d'offrir des romans d'un style excessivement médiocre, vendus à des milliers d'exemplaires mais qui, sitôt ouverts, achevaient leurs jets d'encre sur une moue.

« La littérature française est dans un état catastrophique, me dit une libraire. Je lis Kawabata... Il a été prix Nobel de Littérature, cet homme ; eh bien, je crois qu'il ne m'en restera rien.

–Ce sont des nouvelles un peu étranges, dis-je, moi non plus ça ne m'a pas laissé un souvenir très marqué, mais... revenez y...

–Ceci dit, j'apprécie le raffinement de la civilisation nippone. Oh, j'ai des commerçants japonais en bas de chez moi, ils vous font des paquets, des cartes, avec un raffinement ! Je ne supporte pas de lire dans des endroits... dégueulasses !... Tenez, je vous donne ce calepin avec l'effigie de Sarah Bernhardt, parce que personne n'en a voulu, les gens ne la connaissent plus. »

J'admirais la littérature japonaise classique. Ces livres délicatement rédigés, entretissés de poésies où l'on regarde la lune, écoute le chant de la grue, mouille ses manches de larmes, sont une torche allumée sur un monde défunt, où l'on vivait au rythme de la nature, voyageait en chaise à porteurs, s'habillait de longs tissus colorés, recevait des visites derrière les paravents, et où l'écrit circulait, sans clignotants ni phares – des manuscrits pour des lecteurs choisis – et des anthologies pour rossignols sensibles.

Un œillet rouge pour tes yeux

Et

Trois grains de poivre dans ton cœur

dit le père inconnu.

« Est-ce que Stephan King est un bon auteur ? demandai-je à mon compagnon qui, comme beaucoup de gens jeunes, en était fêru. A l'âge de quatorze ans, j'avais lu un de ces récits, l'histoire d'un clochard qui participe à une émission de télé-réalité...

– *The Running Man*.

– Oui, voilà ! Un livre terrible. Une amie me disait que c'était de la mauvaise littérature.

– Drôle d'idée. Je ne vois pas en quoi. C'est un auteur de fantastique, d'horreur.

– Eh bien, elle voulait sans doute affirmer par là que ce n'était pas de la littérature majeure comme Flaubert ou Stendhal. Je lui répondis que, si une intrigue palpitante, bien structurée, donnait quand même envie de lire aux gens, c'était en soi positif. Elle me répondait que la mauvaise littérature ne guidait pas forcément vers la bonne. Peut-être voulait-elle dire par là que Stephan King n'avait pas de style ?

– Moi je trouve qu'il en a un.

– Sans doute parce que tu l'as lu en anglais, comme souvent ?... Pour en revenir au style, dis-je, eh bien, j'avais estimé que, contrairement à Maurice Leblanc et à Simenon, Agatha Christie n'en possédait pas. Ce qui m'en rendit la lecture très difficile au départ.

– Il faut lire *Les Dix petits nègres*...

– C'est ce que j'ai fait. Une amie, admiratrice de Cocteau, n'arrêtait pas de me répéter : mais si, elle possède un style ! Mais elle n'avait aucun argument pour étayer ses propos.

– Disons qu'Agatha Christie est peut-être plus un écrivain d'atmosphère qu'un écrivain de style.

– Possible. En tous cas, une fois que j'eus fini *Les Dix petits nègres*, j'ai trouvé que c'était rudement bien ficelé. »

Il faut, en effet, posséder un esprit logique et créatif très à part pour mener une intrigue policière – mais, souvent, au dépend des autres points d'épanouissement du cerveau. J'ai, ici, opté pour un travail de sublimation vis-à-vis d'une réalité plus répétitive et plus ingrate ; j'espère y être parvenue, et avoir cavale juste.

FIN

Marie-Eléonore Chartier

Textes originaux 1995-2009.